

## Que reste-t-il de Sagan ?

Par **Anthony Palou**, publié le 09/12/2007



Insoumise et talentueuse, la jeune romancière connaît le succès avec «*Bonjour tristesse*» (1954)

**Alors que la journaliste Annick Geille raconte dans un récit son amitié particulière avec l'auteur de «*Bonjour tristesse*», morte il y a trois ans, une nouvelle biographie littéraire, et surtout un film de Diane Kurys avec Sylvie Testud, sont annoncés en 2008. Mais qui célèbre-t-on : l'écrivain ou le mythe ? Enquête et témoignages.**

De ces 380 belles pages signées Annick Geille \* se dégage l'étrange parfum d'une époque définitivement perdue. Nous sommes à la fin des années 70. Toute jeune rédactrice en chef du magazine Playboy, Annick Geille n'a qu'une idée en tête : donner la parole, entre deux pin-up dénudées, à des écrivains. Elle rencontre alors Françoise Sagan, qui habite ce désormais fameux petit hôtel particulier du 25 rue d'Alésia. Il y a là Peggy Roche, l'amie de Sagan, ancienne mannequin, journaliste de

mode et styliste. En ces années-là, l'auteur d'Un certain sourire publiait de très bonnes choses, comme Le Lit défait, Le Chien couchant ou encore La Femme fardée. Le récit d'Annick Geille peint une Sagan qu'on aurait tous aimé connaître. Le 25 rue d'Alésia ressemble à un café aux banquettes confortables, aux tables ouvertes. Tiens, voilà Jacques Chazot, tiens voilà Bernard Frank qui rentre de Grimaud où il vient de terminer Solde, une sorte de chef-d'oeuvre dont il avait le secret. Annick Geille passera des bras de Sagan à ceux de Frank. On vivait comme ça, par-delà les règles bourgeoises de l'amour. Un côté liaisons dangereuses. Jouissif et toxique à la fois. Selon Annick Geille : «Le mot d'ordre chez l'auteur d'Aimez-vous Brahms... était de tuer la comédie sociale.» On découvre ici et là une Sagan paresseuse qui ne cesse de travailler, joueuse qui ne cesse de se refaire, fugueuse qui ne cesse de fixer des instants avec un Polaroid, amoureuse qui ne cesse de s'en arranger. L'amour est comme le feu : on peut s'en approcher, mais il ne faut surtout pas s'y brûler. Un pas en avant, un pas en arrière. On saute pour un oui pour un non dans la Chevrolet, direction le manoir du Breuil à Equemauville, direction Cajarc dans le Lot. Sagan s'arrête souvent dans les stations-service. Elle dit qu'elle doit téléphoner alors qu'elle se cache pour se piquer au palfium. On entend sa voix quand elle dit : «C'est assommant», «C'est fichu» ou encore «C'est la barbe». Aussi, quand elle commande un taxi, «même du plus loin», expression toute saganienne. L'humour est sa morale, l'insouciance, un insecticide pour se débarrasser du poids des tracas quotidiens. L'argent ? S'en moquer. «Il n'a aucune valeur, il doit circuler.» Ou encore : «C'est un très bon valet et un très mauvais maître.» On la voit – «pfft, pfft» – balayer ce sujet prosaïque d'un revers de la main, signe de dédain. Une classe certaine. Cette petite femme à la santé entachée par les excès que l'on sait était en fait un roc. L'avocat François Gibault, qui fut son conseiller et son ami, se souvient de la première fois qu'il la rencontra, en 1961 : «On la croyait fragile sur ses jambes d'oiseau, mais elle était une force de la nature. Il fallait être solide pour mener une vie comme la sienne. Elle était très intimidante, car elle ne disait jamais de bêtises. Elle avait horreur de la vulgarité.» Il se souvient de l'incroyable pudeur de celle qui fit scandale (pour immoralité) en 1954 lors de la sortie de Bonjour tristesse. Françoise Sagan a eu la chance inouïe, comme elle disait, d'avoir vécu dans une époque

exceptionnelle, celle d'après la pilule et d'avant le sida. Elle devait son élégance, sa générosité, sa convenance à son éducation. A 19 ans, lorsqu'elle demanda à son père ce qu'elle devait faire de tout cet argent qui lui tombait du ciel, il lui conseilla de le dépenser sans compter.

Il reste un état d'esprit Sagan, celui d'une femme qui a fait ce que bon lui semblait sans se soucier des conséquences. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle nous a donné des leçons de savoir-vivre, la première étant qu'il ne faut jamais se laisser tenir en laisse, la deuxième, de ne pas perdre son temps avec des crétiens. Elle a vécu écrivant une oeuvre qu'elle savait modeste. Tout entière dans la littérature, elle n'était pas Stendhal, elle n'était pas Proust, et avait la grâce de le reconnaître. Elle disait ce qu'elle pensait, étant ainsi toujours d'accord avec elle-même. Jamais de regrets, jamais de remords, telle semblait être sa devise toute nietzschéenne. Mais son désespoir ne lui laissait aucun répit. Il y avait de la nausée sartrienne en elle. Les mythes ont le défaut des masques mortuaires : ils momifient. Celui de Sagan ? Vitesse, Saint-Tropez, argent, voitures décapotables, alcool, drogue, jeu, paresse, ennui... Le personnage était bien plus complexe, bien sûr, insaisissable, dans la tourmente.

La fin est sordide. Seule, protégée jusqu'à l'asphyxie par Astrid, elle s'éteint à 19 h 45, le 24 septembre 2004, à l'hôpital de Honfleur, cinquante ans après la parution de Bonjour tristesse. Son corps repose au cimetière de Seuzac, près de Cajarc. Elle a rejoint dans le caveau Peggy et Bob Westhoff, son second mari, avec qui elle eut son seul enfant, Denis. Que la vie semblait douce et facile avec Sagan, comme tout semblait possible. Mais la frivolité a un prix. Tout se paye. Sagan et sa bande ont disparu. Aujourd'hui, le casino est fermé, les lumières sont éteintes. Quelle gueule de bois...

\* Un amour de Sagan, Pauvert, 380 p., 20 €

A paraître le 10 janvier : Sagan à toute allure (Denoël), de Marie-Dominique Lelièvre.